

MOLINARI, Gustave de, *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada. Adressées au Journal des Débats à l'occasion de l'exposition universelle de Philadelphie*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, 367 p.

Gustave de Molinari est né à Liège en 1819¹. Il était économiste. Il fut rédacteur en chef du *Journal des Débats* et par la suite, il y demeura un collaborateur des plus assidus. Il est mort en 1912 dans sa Belgique natale, mais il repose au Père-Lachaise à Paris.

Son voyage en Amérique du Nord s'échelonna sur une période de trois mois et demi environ, soit du 29 juin au 11 octobre 1876. Il s'arrêta au Canada, mais ce voyage avait pour destination principale Philadelphie et son exposition universelle. En 1880, il reviendra à Montréal pour fonder le Crédit foncier franco-canadien; il est permis de croire que, déjà en 1876, Molinari était en relation avec le Crédit foncier français qui cherchait à s'implanter au Canada.²

[A Montréal] «[...] Ah! voici enfin des enseignes françaises et des noms français. Voici l'écusson de MM. Larivière et Pressier, deux avocats associés, et celui de MM. Jetté, Beige et Choquet, associés à trois; voici l'enseigne de M. Armand Pauzé, *meublier*, dans la rue Saint-Vincent; l'enseigne de MM. Lafortune et Goderre, maison de bois de sciage, et de Mlle Haquette, modiste, qui estampe et brode dans la rue Notre-Dame. Entre parenthèses, du côté français, toutes les rues sont baptisées de noms de saints ou de saintes, tandis que du côté anglais on les a placées sous le patronage des anciens gouverneurs. Voici enfin, sur un déballage de confections, une pancarte en pur franco-américain : «Pas de blagues! C'est le temps maintenant ou jamais d'acheter des marchandises pour la moitié de leur valeur. N'oubliez pas que c'est l'achat de deux stocks de banqueroute!» Que voulez-vous? Nous sommes à deux pas de la frontière des États-Unis. Mais je suis fatigué. Je rentre à l'hôtel, où l'on me demande obligeamment si *je suis bien* et si j'ai fait une bonne *marche* (promenade); et comme je veux prendre ma clef, on me prie de ne pas me donner ce *trouble*. Hum! si l'on enseignait aux bons Canadiens un peu moins de grec et de latin, et un peu plus de français!... » (pp. 117-118)

« A l'époque où le Canada a été cédé à l'Angleterre, en 1763, il y a à peine un siècle, on n'y comptait que 60,000 colons français, venus pour la plupart de la Normandie et de la Bretagne. Quoique l'immigration française se soit complètement³ arrêtée à partir de la cession, la population

¹ Larousse 1866 donne 1819 comme date de naissance de Molinari alors que YON, dans *Le Canada vu de France : 1830-1914*, donne 1829.

² Larousse 1866; CORTAMBERT, *Nouvelle histoire des voyages et des grandes découvertes géographiques...*, p. 541; SIMARD, *Mythe et reflet en France*, p. 32; YON, *Ibid*, pp. 64-65.

³ Orthographe que l'on retrouve également dans le document 40.

franco-canadienne s'élève aujourd'hui à bien près de 1,500,000 âmes, et l'on estime, de plus, à environ 500,000 le nombre des Canadiens français établis aux États-Unis, principalement dans la Nouvelle-Angleterre. En supposant que le même taux d'accroissement se maintienne, – et on ne voit pas pour quelle cause il baisserait d'ici à longtemps, – il y aura avant la fin du siècle prochain de 30 à 40 millions de Français au Canada. La place n'est pas près de leur manquer. La province de Québec, où ils sont principalement concentrés, est aussi grande que la France, et quoique l'hiver y dure sept mois, d'octobre en avril, elle abonde en ressources naturelles. La masse de la population se compose de cultivateurs qui parlent français avec un accent bas-normand et vivent paisiblement sous la direction morale et politique de leurs curés. » (p. 122)

« Près des neuf dixièmes de la population française de la province de Québec s'occupent d'agriculture et habitent les paroisses rurales. J'ai voulu aller la voir chez elle, et j'ai été passer le dimanche dans la commune de V..., à une quinzaine de milles de Montréal, sur les bords du Saint-Laurent. Je descends dans une petite hôtellerie en bois, proprement tenue. Dans le salon, un portrait de la reine Victoria fait pendant à un Chemin de la Croix et à une carte *féniane* de l'Irlande. Au haut de la carte, un fénian⁴ en uniforme de franc-tireur, l'épée d'une main, le drapeau vert à la harpe d'or de l'autre, s'élance sur des débris enflammés; plus bas sont les portraits des grands patriotes Robert Emmet, O'Connell et le colonel Burke, avec cette légende :

Free from the grasp of british power
Our own dear isle must be
Or we will die in the holy cause
Of Irish liberty!

« Notre île chérie doit être délivrée des chaînes de la puissance britannique, ou nous mourrons pour la sainte cause de la liberté de l'Irlande. »

On m'explique que l'exhibition de cette carte séditionneuse ne tire pas autrement à conséquence. Les Irlandais sont nombreux au Canada, et il y a apparence que la vue de ce fénian en grande toilette réjouit le cœur des habitués du *bar*. Les Anglais loyaux peuvent, en revanche, contempler les traits de la reine. Il y en a pour tous les goûts. Mais l'heure de la grand'messe approche. Des *chars* découverts à quatre roues, des cabriolets, des *bogveys* attelés de chevaux vigoureux, amènent à l'église les propriétaires et les fermiers des points éloignés de la paroisse, avec leur famille. D'autres *habitants* (c'est le mot consacré, *paysan* est mal venu) suivent à pied le trottoir en bois qui borde le très-mauvais chemin du village. Tout ce monde-là est

⁴ «Membre d'une association révolutionnaire irlandaise, dont le but était d'affranchir l'Irlande de la domination anglaise.» Les Irlandais fénians arrivèrent au Canada en 1866. (cf. *Larousse* 1898)

confortablement vêtu : les hommes, de belles redingotes ou de vestes neuves; les femmes, de fraîches robes d'été; point de casquettes et de bonnets, rien que des chapeaux; les enfants, coquettement attifés; les fillettes en robe de mousseline, avec des ceintures en soie. Beaucoup de bonnes figures, bien fraîches; parmi les anciens, quelques types de paysans madrés : on se croirait dans un riche village de la Normandie. L'église est vaste et dans le style des jésuites, très-dorée, avec force images. Elle est remplie. La messe est commencée. Le curé monte en chaire. C'est un gros personnage. La cure lui rapporte 3,000 piastres au moins (15,000 fr.), desquelles il n'a à décompter que les modiques appointements de son vicaire, 50 piastres par an, la paroisse se chargeant de l'entretien de l'église. Il prend pour thème la parabole de l'économe infidèle, en rappelant à ses auditeurs en de fort bons termes, mais avec un accent déplorable, qu'ils ont tous des *devoirs* à remplir et qu'ils auront des comptes à rendre au Jugement *darnier*. [...] » (pp. 131-133)